

Marie  
Robert

Kant  
tu ne  
sais  
plus quoi  
faire



Flammarion | Versilio

Marie Robert

**Kant**  
tu ne sais  
plus quoi  
faire

il reste la philo

Flammarion | Versilio

© Flammarion, 2018.  
© Versilio, 2018.  
ISBN : 978-2-0813-5963-5

*À Buffignécourt,  
à la Petite Maison,  
à la Rue Didot  
et à leurs propriétaires.*

# Sommaire

Spinoza chez Ikea

Ou le désir et ses contrariétés

17

Aristote et gueule de bois

Ou croire en l'Expérience

31

Just do Nietzsche

Ou le dépassement de soi

45

Pas de *breaking news* dans le jardin d'Épicure

Ou l'éthique en pleine Conscience

57

*Speed dating* avec Platon

Ou les vertiges de l'amour

71

Pascal la fin tout le monde meurt

Ou apprendre à botoxer le Temps

83

Un Levinas mieux qu'un *Xanax*  
Ou Crise d'ado versus crise d'Autrui  
95

Les croquettes d'Heidegger  
Ou survivre à la Mort de son chien  
109

Kant tu te fais larguer  
Ou la Raison divorce de la Passion  
121

Bergson lance sa *start-up*  
Ou le Travail comme création de soi  
133

Wittgenstein, mes beaux-parents et moi  
Ou Culture et Diversité  
145

Mill mercis pour ce cadeau  
Ou marcher sur les œufs de la Vérité  
157

# Spinoza chez Ikea

Ou le désir et ses contrariétés

Samedi 9 h 54 – Vous vous êtes réveillée avec le sentiment réconfortant d’avoir quarante-huit heures rien que pour vous. Deux jours de plaisirs oisifs, de cafés longuement savourés, de lectures inspirées, de dîners partagés et de sport déculpabilisé. Cette douce plénitude vous envahit totalement, quand soudain... vous remarquez que l’étagère de votre chambre, votre précieuse et fidèle Billy, semble prête à s’effondrer sous le poids des trésors qu’elle contient. La faute, sans doute, aux douze livres achetés l’année dernière sur la méditation, aux albums photos de vos années de lycée, aux souvenirs rapportés d’Inde l’été 1998, et aux encyclopédies qu’aucun site Internet n’est parvenu à vous faire jeter. La solution serait certainement de faire du tri, mais ces objets, vous les aimez, vous ne voulez pas vous en séparer. D’autant qu’il suffirait simplement de rajouter un autre rangement, juste à côté, pour y classer de nouveaux souvenirs.



C'est ainsi que, nourrie par une vague d'enthousiasme, vous parvenez à convaincre votre âme sœur d'aller bruncher dans le temple de l'amusement pour adultes : IKEA. Quelques lettres si familières, si rassurantes, qui vous suivent depuis votre installation dans votre première chambre d'étudiante. Du bois, des concepts, des noms sympathiquement imprononçables, de la bienveillance suédoise, bref, le plan parfait. La voiture est prête, le coffre est vide, prompt à recevoir vos trouvailles, car, en plus d'une étagère, vous vous êtes aperçue qu'il faudrait sans doute renouveler vos casseroles, votre linge de lit, remplacer le support télé et penser à une jolie table basse pour habiller le salon. Catalogue en main, vous avez consciencieusement coché les pages qui vous intéressaient. Vous franchissez la porte du magasin, le sourire béat face à tous ces possibles cachés dans la tôle bleutée. Le parcours commence, plus facile que l'accrobranche. Vous suivez les flèches au sol, acceptant que l'on contraigne votre libre arbitre à suivre un chemin balisé. Au premier virage, vous saisissez un petit crayon de bois avec une excitation enfantine. Vous contemplez avec admiration les appartements modèles qui démontrent, preuves à l'appui, que l'on vit aussi bien dans un loft que dans 18 mètres carrés, et que le bonheur tient à quelques élégantes solutions de rangement.

Vous poursuivez lascivement votre promenade, éprouvant une fascination pour l'espace literie,

délimité par une affiche, semblable à un mantra ou un conseil de vie d'un thérapeute familial : « La chambre ? Séparer sans cloisonner. » Parvenu au rayon enfant, vos jambes commencent à flancher. Voilà déjà deux heures, que vous piétinez dans les allées. Votre panier n'est pour l'instant rempli que d'un plaid en matière synthétique, trois paquets de serviettes en papier motif rennes, et deux louches en plastique qui serviront sans doute le jour où vous ferez une monodiète de soupe. Vous êtes poussée par cette irrépressible envie, cet élan qui vous conduit à dire qu'exister, c'est persévérer dans votre désir de dépenser. Vous essayez d'accélérer la cadence, mais vous vous laissez absorber par la vue d'un adorable crocodile en peluche. Votre partenaire commence à hausser légèrement le ton : « Et ta peluche, elle va finir comme celle de l'année dernière ? Au fin fond de la cave ? En collocation avec les mites ? » Vexée, vous faites face à votre frustration, et lui roulez sur les pieds avec votre caddie. Vous feignez de ne pas entendre son cri de douleur. Puis, dans un élan d'efficacité, vous tentez de résister au chemin imposé, parvenant illégalement au rayon bureau-tique, en enjambant une chaise à trois pieds au *design* appliqué. Au rayon lumineaire, dans un mélange de colère et de chaleur, vous dégoulinez de transpiration. Mâchouiller le bout de votre crayon en bois ne suffit pas à vous calmer.

Après quelques moments d'errance, il est largement l'heure de rejoindre l'espace rangement. Entre-temps, vous avez perdu les références des produits que vous aviez repérés, le catalogue est resté posé sur une pile de porte-serviettes en kit. D'une main rageuse, vous saisissez n'importe quoi. Rien ne semble apaiser votre énervement. Vous frôlez la rupture au moment où votre partenaire vous demande : « Qui va encore monter tout ça ? » et vous vous emparez d'une visseuse-dévisseuse d'un geste agacé, avec un fort sentiment d'affranchissement. Que se passe-t-il ? Vous avez basculé. La puissance que vous sentez jaillir en vous ne peut pas être contenue, vous avez beau tenir des discours sur la société de consommation, ici, à ce moment-là, votre désir est illimité, sa durée indéfinie.

C'est le début du chaos. La table basse vous a trompée sur ses dimensions. Vous entendez, au loin, un individu hurlant : « Bah tu l'avais pas mesuré avant ? » Le meuble télé, si raffiné sur papier glacé, montre un peu trop ostensiblement son contreplaqué, et le portemanteau sur lequel vous aviez flashé s'est déjà affiché au bureau et dans votre dernier *Airbnb*. Vous pestez sur la conformité. Cela ne vous empêche pas de vous déchaîner, en attrapant quatre bougies senteurs fruits rouges et vanille, deux packs d'assiettes, et

un yucca en plastique, que vous cachez rapidement dans votre cabas jaune. Vous ne savez plus où votre désir vous mène. La personne qui vous accompagne vous dévisage avec mépris, vous lui renvoyez un sentiment identique au moment où elle casse une ampoule pour halogène en la lançant dans le chariot. Le combat s'achève dans l'espace libre-service, où vous vous sentez diminuée par ces hauteurs remplies de paquets à perte de vue, promesses de soirées entières à tenter d'utiliser un tournevis. Vos affaires se cachent quelque part entre les allées B18 et D24. Vous saisissez votre téléphone pour retrouver les références que vous aviez sauvegardées, convaincue que la libération est proche. C'est alors que vous découvrez, horrifiée, que votre mobile est éteint : vous n'avez plus de batterie. Il faut recommencer tout le périple ou dire adieu à vos meubles. Votre désir ne peut pas être assouvi. Les minutes qui suivent se déroulent dans une quasi-transe, teintée de sanglots, d'insultes, de découragement, et d'un ticket de caisse de 236, 80 euros pour des objets dont vous ne connaissez pas réellement l'utilité. Vous reprenez la voiture, excédée. Votre couple est proche de l'implosion alors que vous vouliez simplement acheter une étagère. Il est 19 h 14 et les embouteillages du retour vous laissent prendre pleinement conscience de vos courbatures, de votre sueur, de votre infini désarroi, et de votre détestation profonde du jaune et bleu.

## Et il dit quoi Spinoza de tout ça ?

Il est important d'admettre, dès le départ, que Spinoza n'a sans doute jamais voulu acheter une étagère Billy. En revanche, le désir, la vertu, l'adversité, et tout ce qui s'ensuit, le philosophe, Spinoza, Baruch de son prénom, connaît plutôt bien et met tout en œuvre pour vous déculpabiliser.

Le premier mérite de sa pensée, en cas de dépression post-samedi chez Ikea, est bien de nous faire comprendre les mécanismes de notre humanité et donc de nos actes. Il se veut rassurant, et explique que chaque individu est caractérisé par un *conatus*. Pas de panique, cet étrange terme est moins effrayant qu'il n'en a l'air, puisqu'il décrit, tout simplement, une pulsion. Une sorte de force qui nous conduit à nous lever le matin et à éprouver la joie d'exister. Résumons un peu notre affaire. Pour Spinoza, l'homme fait partie de la Nature qui a été créée par Dieu. Donc chaque homme est le représentant des super-pouvoirs divins. À ce titre, nous sommes emplis d'une vive énergie directement venue du ciel, qu'on est farouchement déterminés à conserver, quitte à faire de gros efforts pour la garder intacte. Le *conatus* est donc notre zone protégée, le truc auquel il ne faut pas toucher, et qui fait que nous sommes des créatures naturelles (et pas des personnages de jeux vidéo).

Ce *conatus* porte souvent un autre nom, moins drôle à faire rimer, mais un peu plus grand public : le *désir*. Et c'est bien à ce moment-là que Spinoza devient un excellent thérapeute qu'on aimerait avoir en *podcast* dans nos oreilles lors de chaque après-midi shopping. Dans sa philosophie, le désir, l'appétit, la volonté, la pulsion deviennent des valeurs universelles, qui constituent notre nature profonde, et nous animent. Pas la peine de lutter, il est impossible de s'en défaire puisque c'est ce désir qui montre que nous sommes en vie. Plus qu'une tare, avoir du désir est même une bonne nouvelle, le signe qu'on fait partie de la liste des VIP de la communauté humaine. Il va même jusqu'à écrire : « Le désir est l'essence de l'homme. » On ne peut pas le mettre de côté, le comptabiliser, le minuter, car le désir, ce petit *conatus*, est infini. Seule la mort peut l'arrêter, mais certainement pas un compte en banque un peu trop déficitaire ou un appartement déjà surchargé. Le désir est le témoin de notre vie. Mais, attention, il ne suffit pas de se lever pour le ressentir, il n'existe pas de manière abstraite, dans le vent. Au contraire ! Le désir ne se montre qu'à travers des situations, comme aller chez Ikea par exemple, et se mettre à rêver devant des paquets de serviettes en papier. C'est dans un contexte qu'il s'agit et embrase nos pensées.

Moralité, selon le philosophe, si vous avez des envies qui se succèdent chaque semaine, qu'il

s'agisse d'un voyage, d'un café, d'une rencontre, d'une activité ou d'un nouvel objet, ce n'est pas un énième craquage capricieux, c'est simplement votre *conatus* spinoziste qui s'exprime. Comme nous sommes en vie, il est normal que notre désir s'exprime, il participe à l'effort qui nous maintient éveillé, et qui fait de nous des représentants honorables de la nature divine. Presque sans le vouloir, en essayant juste de décortiquer nos pulsions, Spinoza marque un point et fait redescendre la pression de quelques degrés en nous évitant de nous flageller, et en nous indiquant que tout ceci est finalement une excellente nouvelle.

Mais ce n'est pas tout. Comme Baruch est résolument un homme serviable, il est aussi là pour calmer la tempête en nous transmettant quelques précieux conseils au sujet de la vertu. Attention, être vertueux pour lui, ce n'est pas faire une cure *détox* chaque semaine, s'interdire de dire du mal de son nouveau collègue, ne plus se déhancher sur Beyoncé, ou cesser tout achat dans des magasins suédois. C'est plutôt acquérir une vraie connaissance de nos passions, comprendre le dynamisme qui est en nous, être capable de définir ce qui nous plaît. C'est cette écoute du réel et de nous-mêmes qui nous permet d'atteindre la plénitude, la sérénité tant recherchée. Le sage n'est pas celui qui est raisonnable, mais celui qui accède à un savoir réel sur lui et sur les choses qui

l'entourent, qui arrive à comprendre ce qui nous porte autant que ce qui nous plombe. Avoir du désir est normal, et même bénéfique, mais ce qui est essentiel, c'est d'apprendre à le reconnaître pour que l'on soit moins contrarié et donc agité, dès qu'il vient à se manifester. Être vertueux, ce n'est pas museler son *conatus*, c'est en faire un familier.

Lors de votre prochaine virée chez Ikea, pensez à Spinoza, félicitez-vous d'être vivant et rempli de désirs. Mais prenez aussi quelques instants pour vous écouter et vous demander si vous avez vraiment envie de ce que vous êtes en train d'acheter. Sans doute que la fin de journée sera un peu plus vertueuse et, surtout, beaucoup moins douloureuse.

## *Spinoza en quelques lignes*

(1632-1675)

Né le 24 novembre 1632, à Amsterdam, Spinoza a eu une vie particulièrement mouvementée. Condamné par la communauté juive, en 1656, pour avoir des idées contraires à la religion, il est obligé de vivre loin des siens. Et c'est seulement en 1677,



après sa mort, que sort *L'Éthique*, qui deviendra un incroyable best-seller. Son projet était de mettre en place une philosophie pratique permettant à l'homme, en toute tranquillité, d'atteindre la liberté. En précurseur du développement personnel version intello de luxe, Spinoza s'interroge : comment combattre les passions qui nous dévorent et nous opposent aux autres ? Quels sont les joies et les désirs qui affirment pleinement notre personnalité ? De quelle façon l'homme peut-il sortir de sa passivité et accéder à une réelle activité ? Le tout réuni sous forme de système, mêlant des réflexions sur Dieu, la nature, et même la géométrie. Spinoza est un incontournable de la philosophie.

## *Le livre anti-crise*

### *L'Éthique*

Dans cet ouvrage, publié posthument pour éviter la censure, Spinoza développe ses idées à la façon des mathématiciens, en enchaînant des propositions rigoureusement déduites les unes des autres. Il examine tour à tour Dieu, la liberté, les passions, pour élaborer une nouvelle définition du sage.

## *Philo Rescue*

- Le désir est juste la preuve que nous sommes des êtres humains. Il est l'expression de la merveilleuse force de vie qui nous permet de nous lever le matin.
- Le désir n'est pas à combattre, il est irrépressible et infini, mieux vaut reconnaître quand il se présente au lieu de culpabiliser.
- La sagesse s'acquiert par connaissance de soi. Rien n'est condamnable, il faut juste savoir qui on est et où on va. Apprendre à s'écouter.